

CES AFRICAINS QUI AVAIENT EPAULE LES EXPLORATEURS FRANÇAIS DURANT LA CONQUETE COLONIALE

Olivier KODJALBAYE BANGUIAM

Université de Paris Nanterre

banguiam@yahoo.fr

Résumé : Dans la seconde moitié du XIXe siècle, l’Afrique était devenue l’une des destinations privilégiées des voyageurs européens. L’occupation territoriale du continent fut progressive. Elle débuta aux abords des régions côtières avant de se propager vers l’intérieur du continent. En matière de stratégie de conquête coloniale, ce schéma reflète aussi l’itinéraire suivi par les missions d’exploration engagées sur le terrain. Dans les faits, celles-ci étaient amenées à avoir recours aux services des Africains au cours de leurs progressions ou de leurs périple dans les contrées africaines. Il s’agit de montrer en quoi cette main d’œuvre locale représentait une pièce essentielle sur l’échiquier colonial. Pour ce faire, il convient de dégager la contribution africaine aux explorateurs français en faisant la lumière sur les divers services accomplis. D’emblée, il apparaît que ceux-ci portaient sur différents domaines. C’est précisément les fonctions occupées qui seront ici examinées en qualité de porteurs, de piroguiers, d’interprètes, d’une part et de soldats, d’autre part. A la différence de ceux-ci, l’anonymat relevé chez les autres participants appelle une réflexion sur cette appréciation dont les principales raisons ne sont souvent pas élucidées lorsqu’il est question de présenter les principaux acteurs impliqués dans le processus de la conquête coloniale de l’Afrique.

Mots-clés : Afrique, France, colonisation, explorateurs, recrutement.

Abstract : Africa became one of the privileged destinations of the Europeans in the second half of the XIX century. The territorial occupation of this continent was progressive. The occupation started around the coast's regions before spreading towards the interior of the continent. In terms of colonial conquest strategy, this representation reflects also the itinerary followed by the exploration missions engaged on the ground. In fact, these missions have been brought to solicit the African services around their progressions or their travels around the African regions. This presentation is about showing how this local human labour had represented the essential factor on the colonial chessboard. From this fact, it is necessary to identify the African contribution to the French explorers by shedding light on the various services performed. Before all, it appears that these services were oriented in different domains. It is precisely the occupied functions that will be here examined as carriers, boatmen, interpreters, on one hand, and soldiers on the other hand. Unlike these, anonymous revealed from the participants side calls to reflect on this appreciation that the principale reasons are not often elucidated when it comes to present the principale actors involved into the process of African colonial conquest.

Key words: Africa, French, colonization, explorers, recruitment.

Introduction

Loin de prétendre dresser une liste exhaustive des Africains qui avaient épaulé les explorateurs français durant la colonisation, il s'agit de dégager les domaines dans lesquels ces hommes avaient apporté un précieux appui aux missions d'exploration présentes en Afrique à la fin du XIXe siècle et au début du XXe siècle. Quelle était la nature de la contribution et quels étaient les principaux acteurs ?

Dans l'articulation de la main d'œuvre locale, devenue au fil du temps incontournable, figurent en première ligne les porteurs et les piroguiers. Par ailleurs, le rôle des interprètes se révèle déterminant pour les voyageurs animés par le désir de connaître les mœurs des populations locales. Compte tenu de l'importance capitale de ces trois fonctions, une analyse minutieuse de leurs différents aspects s'avère nécessaire.

Après la présentation de ces fonctions restées pourtant méconnues par rapport à l'action des soldats noirs, il convient de nous appuyer sur des cas concrets pour expliquer les éventuelles raisons de ce privilège. A cet effet, la question va être abordée sous deux angles. D'une part, en inscrivant l'analyse en Afrique équatoriale avec l'évocation du concours du sergent Malamine à l'officier Pierre Savorgnan de Brazza et d'autre part, en examinant au Sénégal les services rendus par le lieutenant Alioun Sal au gouverneur Louis Faidherbe. Face à la rareté de publications sur ces figures noires, cette analyse entend s'appuyer sur diverses sources. Ainsi les brides d'informations extraites de quelques ouvrages sur la colonisation furent-elles complétées par des éléments provenant de différents dossiers d'archives relatives à l'Outre mer et à l'œuvre de l'armée française en Afrique.

1. Une main d'œuvre locale jugée indispensable

Sur le plan chronologique, c'est surtout dans la seconde moitié du XIXe siècle que les pays européens accentuaient leur présence en Afrique, pour s'assurer de leur possession sur le continent. Engagée dans ce mouvement, la France y multipliait ses représentants qui oeuvraient généralement au sein des missions d'exploration. Sur le terrain, celles-ci avaient besoin de la main d'œuvre locale. Ainsi, lors de leur progression des côtes vers l'intérieur du continent, leur effectif fut renforcé par celui

des porteurs, d'une part et celui des piroguiers, d'autre part. Il convient de présenter le rôle joué par ces recrues durant l'expansion coloniale avant de faire la lumière sur celui des interprètes.

1.1. L'apport des porteurs et des piroguiers

Comme les explorateurs civils, les militaires furent également envoyés en Afrique par les anciennes puissances coloniales (Allemagne, Belgique, France, Grande Bretagne, Portugal...). Ainsi l'articulation des missions d'exploration révèle-t-elle l'existence des corps civils et militaires, tous engagés pour un même combat : la colonisation du continent. Cette mobilisation s'accroît au fur et à mesure que l'expansion coloniale prit de l'ampleur. L'objectif poursuivi était de permettre une meilleure connaissance des contrées africaines et de favoriser l'implantation des explorateurs dans les différents points du continent. Ce faisant, N. Broc (1988, p.XI) précise que « L'exploration de l'Afrique fut une immense entreprise européenne ». Celle-ci n'excluait pas l'apport de la main d'œuvre locale. C'est donc à juste titre que la présence des Africains au sein des délégations coloniales est attestée à la fin du XIXe siècle et au début du XXe siècle. A quelle période celles-ci sollicitaient-elles leurs concours ?

Concernant les missions d'exploration envoyées par la France, on constate qu'à leur arrivée en Afrique, l'une des premières préoccupations des explorateurs était de recruter des porteurs. A cet égard, P. Savorgnan de Brazza (1992, p. 27) note qu'il s'agit des « indigènes¹ sénégalais s'engageant à servir pour un temps déterminé ». Face à l'effectif réduit des membres des expéditions, ce recrutement se révélait indispensable en matière de transport du matériel des côtes vers l'intérieur du continent. Sur le plan numérique, le nombre des recrues variait en fonction de la quantité des bagages à transporter. A défaut de montures ou de moyens de transport, la seule possibilité à l'époque consistait à utiliser le portage à dos d'homme sur une distance relativement

¹ - Couramment utilisé après 1880, le terme « indigène » renvoie au peuplement autochtone. A partir de 1945-1946, il a été officiellement substitué par le terme d'« autochtone ».

longue. Compte tenu du poids des charges, le parcours devait être difficile aussi bien pour les porteurs que pour les explorateurs qu'ils accompagnaient. En 1891, les bagages de la mission Dybowski², par exemple, représentaient 550 charges à acheminer vers l'intérieur de l'Afrique malgré le faible effectif de l'expédition. J. Dybowski (1893, p.18) estime à « environ 600 kilomètres » la distance allant de la côte, et précisément de la région de Loango où débarquaient les explorateurs, à Brazzaville. Il évalue, par ailleurs, à près de 7000 personnes le nombre de porteurs parcourant ce trajet chaque année. Intrigué par ces estimations, il est tout à fait légitime de se poser la question de savoir comment le service de portage s'était développé dans ces régions. Cette interrogation plonge au cœur des modalités de recrutement des porteurs.

Concrètement, l'existence de cette activité n'était pas un fait du hasard. L'administration coloniale y avait joué un rôle crucial ; elle n'avait ménagé aucun effort pour développer le plus possible le service de portage. La présence des porteurs au sein des expéditions prouve suffisamment que cet effort avait porté ses fruits. La mise en place de ce service était répandue dans bon nombre de régions au point que le recrutement des candidats s'effectuait sans grande difficulté. Les populations fort longtemps accoutumées à cette activité étaient les habitants des régions côtières comme les Loango. C'est d'ailleurs cette performance qui a fait leur réputation dans la presse coloniale.

Dans les faits, la rémunération attribuée aux recrues couvrait essentiellement la distance entre les côtes africaines et les fleuves. A ce niveau, les explorateurs procédèrent alors à une seconde phase de recrutement. Il s'agit de celui des piroguiers devant prendre la relève des porteurs arrivés au terme de leur mission. A la différence de ces derniers, le recrutement des piroguiers respectait un certain nombre de critères. En effet, il se déroulait après l'obtention des pirogues sollicitées par les acteurs coloniaux auprès des chefs traditionnels. Leur réticence ou leur refus d'en fournir pouvait ralentir considérablement le déroulement de la mission.

² - La mission Dybowski (1891-1892) avait pour objectif d'aller à la recherche de la mission Crampel (1890-1891) en Afrique centrale.

1.2. *L'intervention des interprètes*

Au XIX^e siècle, les voyageurs étaient particulièrement animés par l'idée d'intervenir dans la vie sociale des populations africaines. Ce désir se traduisait par diverses préoccupations telles que celles de connaître les peuplades et les ressources disponibles. Outre ces aspects, A. A Boahen (1987, p.45) ajoute l'hypothèse de « développer l'exportation de certaines cultures ». Pour atteindre tous ces objectifs, le recours aux interprètes s'avère nécessaire pour établir le contact avec ces peuplades. Il convient de s'intéresser aux critères de désignation de ces interprètes.

En général, ces personnages étaient appréciés pour leur capacité à parler plusieurs dialectes et, de surcroît, d'être en mesure d'articuler quelques mots français pour pouvoir entrer en communication avec les arrivants et jouer le rôle d'intermédiaire entre ces derniers et les différentes ethnies ; peu importe le degré d'assimilation de la langue française. En général, ils avaient offert leurs services à un grand nombre d'explorateurs. Ainsi la valeur d'un des interprètes de Pierre Savorgnan de Brazza lui était-elle garantie par le service déjà rendu à son prédécesseur le Marquis de Compiègne. Dans ses écrits, P. Savorgnan de Brazza (1992, p. 28) lui-même souligne une certaine familiarité avec ses interprètes nommés « Détiuma, Chico, Isingona et Mando-Mango ». C'est à ces derniers que revenait la tâche de porter les armes de chasse de l'expédition. Sans insister sur le nom du concerné, Brazza laisse entendre, par ailleurs, que l'un d'entre eux était même cuisinier. Ceci est un cas particulier car rares sont les interprètes qui cumulaient autant de fonctions.

Une autre situation à relever concerne la participation directe des interprètes dans la phase d'exploration des régions africaines. De tels exemples étaient en faible nombre dans la composante noire rattachée aux expéditions. Un exemple jugé pertinent est celui de l'interprète sénégalais Bou El Mogbad. Celui-ci est présenté par N. Broc (1988, p.43) comme un natif de Saint-Louis ayant « passé une partie de son enfance chez les Maures, au nord du fleuve Sénégal » pour y apprendre l'arabe et les préceptes du Coran. Nombre de voyageurs furent impressionnés par son goût de l'étude et son intelligence en matière d'interprétation des versets coraniques. Ce sont peut-être ces facteurs qui expliquent son rapprochement avec le gouverneur Faidherbe

aux côtés duquel il avait œuvré durant de longues années. Au cours de l'année 1860, cet officier l'avait désigné pour accompagner, en qualité d'interprète, le capitaine Vincent dans l'Adrar vers le Maroc. Le voyage fut difficile au point que les deux hommes décidèrent de rebrousser chemin. A la fin de la même année, l'interprète quitta Saint-Louis avec une caravane pour repartir au Maroc.

Témoin oculaire, le capitaine Vincent ne cachait pas son admiration pour l'action de cet homme. Son éloge, pour son dévouement et les services rendus, lui valut la croix de la Légion d'honneur. Il est possible qu'il soit le premier et le seul interprète noir à recevoir cette distinction à l'époque. Aucun cas similaire n'a été décelé lors des investigations sur la main-d'oeuvre locale. Grâce à sa remarquable prestation durant la période coloniale, Bou El Mogdad avait terminé sa carrière en tant qu'interprète en chef du gouvernement du Sénégal. Ce titre était autrefois un échelon difficilement atteint par les interprètes noirs.

D'une manière générale, l'évocation des tâches de ces interprètes dans les colonies soulève une question qui n'est pas souvent élucidée. Il s'agit de l'aide apportée à l'établissement de l'autorité française par les interprètes africaines, compagnes des officiers et des explorateurs. En Afrique équatoriale, il y a deux exemples connus. D'une part, Innguéré, réduite en esclavage et vendue à l'administrateur colonial Pierre Prins³ de la mission Gentil⁴, servit d'interprète pendant quatre années au sein de l'expédition. D'autre part, Niarinzhe, petite épouse de Crampel, fut nommé officiellement interprète de la mission. Dans la sphère coloniale, on remarque que cette dernière fut l'une des rares femmes noires dont le portrait⁵ a été minutieusement détaillé comme celui de certains soldats noirs. En réalité, la présence de ceux-ci au sein des missions d'exploration pouvait éventuellement réduire les risques d'attaques par les populations hostiles à l'implantation européenne en Afrique.

³ - L'administrateur Pierre Prins est surtout connu par ses voyages scientifiques en Afrique équatoriale à la fin du XIXe siècle et au début du XXe siècle.

⁴ - En 1895, la mission Gentil entreprit la remontée du fleuve Congo avant d'atteindre le lac Tchad.

⁵ - Voir J. SERRE (2011, p.573-580).

2. L'officier Pierre Savorgnan de Brazza épaulé par Malamine

Tout comme les interprètes locaux, d'autres Africains avaient apporté un appui remarquable aux officiers coloniaux. Parmi ceux-ci, Pierre Savorgnan Brazza avait jeté son dévolu sur le sergent Malamine devenu au fil du temps son véritable collaborateur. Cette illustration interpelle.

Il s'agit de savoir pourquoi cet officier colonial avait opéré ce choix et surtout de chercher à dégager la pertinence de l'action de ce soldat noir auprès de cet explorateur. En effet, la notoriété de cet Africain dans la sphère coloniale nous amène à nous interroger sur son identité, les conditions de son recrutement et les services rendus à la France.

2.1. *Le sergent Malamine présenté par Charles de Chavannes*

Hormis l'escorte des expéditions qui, généralement, n'avait pas d'attaches particulières avec les chefs de mission, on compte parmi les recrues quelques soldats africains dont le rôle premier consistait à veiller sur la sécurité du personnel européen ainsi que sur son matériel. Contrairement à la majorité de candidats, il en existe une minorité qui épaulait les voyageurs dans leur action coloniale en s'impliquant dans les activités des expéditions au point d'être considérée comme les véritables membres. A force de côtoyer les officiers, ces recrues devenaient proches d'eux. Ces militaires se familiarisaient avec quelques-unes et n'hésitaient pas à leur confier certaines missions délicates rarement attribuées à la main d'œuvre noire au fur et à mesure que se développaient les liens d'attachement. En quoi le sergent Malamine peut-il être considéré comme une véritable illustration ?

Au sujet de cette figure africaine, il faut retenir qu'il fut l'un des soldats noirs les plus connus de l'histoire coloniale en raison de son soutien incontestable à Brazza pour qui il avait un dévouement absolu. Les publications⁶ sur ce soldat témoignent de

⁶ - Dans un catalogue publié par le Musée de la France d'Outre Mer sur « Brazza et ses compagnons » (1952), le nom de Malamine figure sur la liste des collaborateurs de l'explorateur au même titre que Noël-Eugène Ballay, Albert Dolisie, Joseph Cholet et Charles de Chavannes. Fait rarissime, celui-ci a élaboré une brochure sur

sa renommée. Dans les archives de la Section Documentation du Musée National de la Marine⁷ à Paris, l'explorateur Charles de Chavannes a laissé un important document sur cet auxiliaire qu'il avait côtoyé à maintes reprises. De ce fait, il reste l'auteur le mieux placé pour fournir des informations fiables sur la vie de ce soldat. En fait, ces deux hommes avaient cheminé ensemble lors du déroulement de la troisième mission de Brazza dénommée Mission de l'Ouest Africain (1883-1885) où Chavannes était le secrétaire particulier de cet officier. De surcroît, il l'avait directement eu sous ses ordres et vu à l'œuvre durant plus d'un an lors de la fondation de Brazzaville. Ces occasions permirent au secrétaire de connaître personnellement ce sergent, un Ouolof de Saint-Louis au Sénégal, peut-être d'origine maure. Sur le plan physique, il le présente comme un homme de couleur, svelte, d'une trentaine d'années, de taille plutôt grande (1m75 environ). Au point de vue de l'intelligence, il le trouve doué et doté d'une véritable habileté lui permettant d'adopter une réaction adéquate dans les circonstances délicates et difficiles. Il fut impressionné par la réactivité de cet homme qui n'avait reçu d'autre formation que celle de son milieu social. Il en déduit que son intellectualité, instinctive et primesautière, était purement naturelle.

Grâce à ces qualités, Malamine avait eu des contacts avec de nombreux explorateurs de l'entourage de Brazza et de Monseigneur Augouard avec qui il avait sillonné le Congo. Ces contacts ne se limitaient pas seulement aux Français. Quelques voyageurs européens avaient eu l'occasion de le rencontrer lors de leurs séjours en Afrique équatoriale. Sa rencontre cruciale fut celle qu'il eut le 27 juillet 1881 avec Stanley au service du roi des Belges, Léopold II. Cet explorateur britannique fut marqué par ce contact au point de laisser des écrits sur lui.

Au-delà des échos de la presse coloniale sur Malamine, sa réputation est telle que certains auteurs contemporains s'intéressent à son profil et à son action. Philippe

« Malamine, sergent sénégalais » (1927) en s'inspirant de brefs écrits laissés par Pierre Savorgnan de Brazza et le Monseigneur Augouard. Il y a insisté sur l'œuvre du sergent et y a inséré une reproduction de sa photographie prise en février 1885. Cette reproduction fut reprise par P. Heduy (1985, p. 150).

⁷ - Musée National de la Marine. Dossier documentaire. Section Documentation : Brazza, Pierre-Paul-François-Camille Savorgnan de (1852-1905). Il y figure un dessin reproduit par Pouzargues et représentant Malamine en face de Stanley. Ce document a la particularité d'être le plus volumineux et le plus détaillé de tous les articles lus sur ce sergent.

Héduy et Henri Brunshwig⁸, par exemple, ont consacré des pages à ce personnage dont l'évocation est inévitable lorsqu'il s'agit de relater l'histoire du Congo et l'œuvre de Pierre Savorgnan de Brazza en Afrique, pour ne citer que ces thèmes. Il est important de revenir sur les conditions de son recrutement.

2.2. *Les conditions de recrutement de Malamine*

Grâce à l'étude des aperçus biographiques des officiers coloniaux, nous avons pu constater que ces militaires faisaient appel à des soldats noirs pour mener à bien leur mission dans les colonies. Plus l'effectif des membres des expéditions était important, plus le nombre de recrues grandissait. En guise de comparaison, la première mission d'exploration de Pierre Savorgnan de Brazza (1875-1879) composée d'à peine cinq personnes avait recruté douze *laptots*⁹ selon le nombre avancé par le chef de mission tandis que la troisième mission (1883-1885), forte d'une équipe de plus de vingt membres, avait fait appel à près de cent trente-neuf soldats recrutés soit au Sénégal (Dakar, Saint-Louis), soit à Franceville et en pays Batéké.

De ces exemples découle un constat à portée générale : la supériorité numérique de l'escorte locale par rapport à la délégation métropolitaine. L'effectif des Africains est augmenté si on tient compte de l'ensemble de la main d'œuvre noire accompagnant chaque mission d'exploration. Concernant les soldats noirs, leur nombre au sein d'une expédition peut varier selon la nature, les besoins et l'objectif de la mission. Dans l'ensemble, on note un nombre significatif de recrues à la fin du XIXe siècle et au début du XXe siècle.

Concernant Malamine, l'étude de son parcours révèle que son recrutement avait eu lieu pendant la deuxième mission d'exploration conduite par Pierre Savorgnan de

⁸ - P. Heduy (1985, p. 150-155) et H. Brunshwig (1963, p. 152-157).

⁹ - Fréquemment utilisé à la fin du XIXe siècle au moment où la colonisation française bat son plein en Afrique, le terme "*laptot*" désigne ces Africains qui étaient chargés de la navigation puis de la police. Vraisemblablement, ces hommes devaient constituer la pépinière des troupes noires. Cette terminologie disparut au profit de celle de tirailleurs dont l'écho est amplifié par l'action des tirailleurs sénégalais lors de la Première Guerre mondiale.

Brazza de 1879 à 1882, et plus précisément durant une escale à Dakar pour recruter quelques soldats sénégalais. Le seul moyen permettant d'avoir des éléments précis sur la période d'engagement de Malamine consiste à survoler les événements liés à cette mission. Un des indices les plus fiables est révélé par Charles de Chavannes (1935, p.31) en faisant allusion à Brazza : « Sa santé à peine rétablie, sans prendre de repos, après de sommaires préparatifs, il va s'embarquer à Bordeaux le 27 décembre 1879. Il s'arrête à peine à l'escale de Dakar pour recruter quelques laptots sénégalais parmi lesquels « Malamine » ». En s'appuyant sur ce raisonnement, Chavannes situe le recrutement de ce dernier vers le 10 janvier 1880 au Sénégal, quelque temps après la date de l'embarquement de la mission Brazza à Bordeaux. L'auteur ne donne pas d'amples détails sur les conditions de l'opération. Cependant, il se focalise sur les événements ayant trait au voyage de son compagnon Brazza.

Le début des services de Malamine auprès de cette figure coloniale n'offrait rien de saillant. Il s'acquittait au départ de la mission de la surveillance des convois de pirogues. A la différence d'autres Noirs, il assumait ce rôle en tant que chef d'escouade. Exerçant cette fonction avec une discipline, un zèle et une autorité impressionnants, il fut d'emblée remarqué par le chef d'expédition pris d'admiration pour lui ainsi que pour ses talents d'interprète. Parlant couramment le français et le ouolof, un dialecte du Sénégal, Malamine était manifestement doué pour les langues. Au Gabon et au Congo, il servit d'interprète à Brazza auprès des habitants. Compte tenu de toutes ces qualités, le hasard du recrutement était donc une aubaine pour l'explorateur à une période où les missions d'exploration connaissaient majoritairement une pénurie de moyens de conquête et d'occupation. Après avoir accompagné cet officier de Dakar au Gabon, le sergent parcourait dorénavant avec lui d'autres régions qu'il connaissait particulièrement. C'était au cours d'un voyage au Congo que Brazza signa en 1880 avec les chefs locaux un certain nombre de traités désignés sous l'appellation de traités Makoko. C'est seulement après cette signature qu'il prit possession du territoire où devait s'élever la station de Ncouna (l'actuelle ville de Brazzaville). Avant de rentrer en France en 1882, il confia la garde de cette station à son inséparable compagnon qui devait être épaulé par trois autres soldats noirs. Comme la tâche exacte de ces derniers

auprès de lui n'est pas précisée, il est judicieux de chercher à savoir quelle était concrètement la mission de Malamine.

2.3. L'action du sergent Malamine en Afrique équatoriale

La réponse à la précédente interrogation apparaît dans les dossiers de Brazza conservés dans les locaux de l'Académie des Sciences d'Outre Mer (ASOM)¹⁰ à Paris. Dans ce précieux document, il est mentionné que Malamine était provisoirement nommé chef de la Station Française de Ncouna jusqu'à l'arrivée d'un chef définitif. La note de nomination de Malamine à ce poste figure dans ces dossiers. Elle fut signée à Okila le 3 octobre 1880 par Brazza alors enseigne de vaisseau, commandant provisoire des stations françaises au Congo.

Etant donné que la zone concernée était convoitée par d'autres puissances coloniales, ces clauses s'accompagnaient néanmoins d'une certaine restriction. Ce faisant, en juillet 1881, Stanley, le concurrent de Brazza au Congo, n'était pas le bienvenu dans la station. Il tenta même de faire rallier Malamine à sa cause en lui offrant un fusil à répétition. Peine perdue ! Le soldat noir était resté ferme sur sa position. Stanley fut alors impressionné par son dévouement et sa détermination à défendre la cause française. Il finit par apprendre l'existence de l'acte de cession signé par Brazza. A cet effet, il importe de préciser qu'avant son retour en France, ce dernier avait pris le soin de laisser un duplicata de cet acte entre les mains de son compagnon africain. Celui-ci devait l'exhiber à tout Européen circulant dans la région. Stanley ne s'y retira qu'en 1890, laissant le champ libre aux entreprises coloniales de Brazza.

En dépit de son isolement, Malamine avait su défendre la station contre les tentatives d'occupation de Stanley dont la progression semblait être empêchée par le sergent. En réalité, celui-ci avait reçu de la part de l'officier français les instructions de veiller au maintien de la paix entre les villages concernés par les traités Makoko et

¹⁰ - ASOM : MSS 958 : Brazza –Pierre Savorgnan, Fonds : Don J. Simonet : Il est mentionné dans ce dossier que Malamine devait « dans la mesure de ses moyens, protection, aide et assistance aux voyageurs européens qui viendraient dans la contrée, quelle que soit leur nationalité. ».

d'étendre son influence sur les habitants en attendant son retour de France. La recommandation la plus importante consiste à tenir ferme le pavillon français en toutes circonstances. En l'absence de Brazza, il avait su mener à bien cette mission. Celle-ci peut-elle être considérée comme le moment de gloire du soldat noir ? Sa réputation avait-elle atteint son point culminant à l'issue de cette opération ?

Cette réputation est essentiellement liée au contexte dans lequel se situait la mission : la signature des traités Makoko. D'ailleurs, la nomination de Malamine au grade de sergent intervint juste quelque temps après cet événement. Ainsi peut-on déduire que sa renommée tient largement au service rendu au représentant français Brazza, et donc à la France. En guise de reconnaissance, il reçut la médaille militaire le 1^{er} février 1885, quelques mois avant son décès. Cette renommée est, par ailleurs, accentuée par Brazza lui-même qui n'avait cessé de rendre populaire parmi ses collaborateurs le nom de Malamine perçu comme le meilleur soldat noir. En raison de sa noble action, il est cité sur la liste des figures noires ayant apporté leur contribution à l'œuvre coloniale. Son nom demeure inséparable des origines de l'Afrique Equatoriale Française (AEF) dont les bases furent essentiellement jetées par son inséparable compagnon Brazza.

Déjà à l'époque, à Libreville, il convient de mentionner qu'une compagnie nommée « Chargeurs Réunis » avait baptisé « Sergent Malamine » un petit navire annexe ; à Brazzaville, une plaque de bronze était érigée en son honneur par les soins du Souvenir Colonial Français. Une telle considération n'a pas été relevée dans les rangs de nombreux soldats noirs ayant accompagnée l'officier Brazza lors de ses différentes expéditions en Afrique équatoriale. En Afrique Occidentale Française (AOF), par contre, il a été décelé un cas pertinent qui appelle quelques réflexions. Il s'agit du lieutenant des spahis¹¹ Alioun Sal dont le nom a été rendu familier dans le milieu colonial par le général Louis Faidherbe.

¹¹ - Le terme « spahi » renvoie à un soldat des corps de cavalerie indigène organisés autrefois par l'armée française en Afrique du Nord.

3. Le lieutenant des spahis Alioun Sal aux côtés du général Faidherbe au Sénégal

A l'instar de Pierre Savorgnan de Brazza, le général Louis Faidherbe, considéré par le commandant Chailley (1953, p. 41) comme « le véritable fondateur de l'AOF », avait bénéficié d'un grand soutien des soldats noirs lors de ses séjours en Afrique. Sa longue et brillante carrière au Sénégal fut essentiellement marquée par une réelle collaboration avec le lieutenant Alioun Sal. Il est nécessaire de nous intéresser à la nature des principales missions que cet explorateur avait confiées à cette figure noire alors qu'il était gouverneur du Sénégal de 1854 à 1861. Ce qui donnera l'opportunité de mettre en valeur sa contribution auprès de cet officier colonial, même si nous constatons que l'œuvre de ce soldat africain reste aujourd'hui peu étudiée.

3.1. *La collaboration du lieutenant Alioun Sal avec le gouverneur Faidherbe*

A la différence de Malamine, le lieutenant des spahis Alioun Sal était connu pour son action au Sénégal aux côtés du gouverneur de la colonie Faidherbe. Sa biographie révèle qu'il était d'origine wolof et de religion musulmane. Contrairement au compagnon de Pierre Savorgnan de Brazza, il connut un parcours exceptionnel couronné par sa promotion au grade de lieutenant. N. Broc (1988, p.2) souligne qu'il a « fait carrière dans les troupes indigènes avant d'être nommé lieutenant des spahis ». Rares étaient les Africains qui avaient atteint ce grade à l'époque. Au sujet de l'officier Alioun Sal, rien n'indique qu'il avait commencé sa carrière en tant qu'un simple tirailleur avant de gravir les échelons. P. Héduy (1985, p. 107) le présente comme un « sous-lieutenant de spahis sénégalais » sans toutefois faire allusion à son parcours avant d'accéder à ce grade.

En tout état de cause, nombre d'informations recueillies convergent vers le fait que la carrière de cet Africain s'était déroulée essentiellement dans les confins septentrionaux du Sénégal occupés autrefois par les Maures. Au début de 1860, il y était envoyé par Faidherbe qui l'avait chargé d'accompagner l'enseigne de vaisseau Bourrel pour une mission de reconnaissance. Il s'agit là de la même zone qu'avait explorée l'interprète Bou El Mogdad en compagnie du capitaine Vincent. A l'issue de cette mission, Alioun Sal reçut au mois de juillet de la même année le commandement

d'une mission plus ambitieuse dont l'objectif était de gagner Tombouctou en compagnie d'une caravane marocaine. Le chemin de cette opération était rempli d'embûches : capturé par les Maures au cours de l'exploration, le lieutenant fut réduit en esclavage avant d'être libéré. Mais sa progression vers Tombouctou se révéla impossible en raison d'une guerre entre les Maures et les Touareg. Comme cela ne suffit pas, il fut dénoncé comme officier français au grand résistant africain El-Hadj Omar. Il parvint heureusement à s'enfuir grâce à la complicité de certains chefs traditionnels. A la fin de l'année 1862, il réussit à retourner à Saint-Louis à l'issue de ce dur périple de vingt neuf mois. Il succombait à la suite d'une courte maladie à peine deux ans après son retour de sa dernière mission. En dépit de cette disparition prématurée, l'œuvre accomplie sous les auspices de Faidherbe, est à saluer. C'est donc à juste titre que N. Broc (1988, p. 2) ravive sa mémoire en reconnaissant qu'il « a pu visiter des régions où les Européens ne s'aventureront guère avant une vingtaine d'années ».

A l'instar de Faidherbe formé à l'Ecole Polytechnique, le général Alfred Dodds avait bénéficié du concours des soldats noirs dont l'action s'était considérablement accrue au moment de la conquête militaire de l'Afrique. A la fin du XIXe siècle, cet ancien élève de l'Ecole Spéciale Militaire de Saint-Cyr avait brillé par son rôle déterminant lors de la conquête du royaume du Dahomey. Cette opération s'inscrit dans le cadre de la campagne de neutralisation de la résistance conduite dans la région par le Roi Béhanzin. J. Frémeaux (2010, p. 128) note que cet officier, alors au grade de colonel, s'était entouré en 1892 de « trois compagnies de tirailleurs » pour mener cette mission.

Dans les faits, la structuration des tirailleurs fut l'œuvre de Faidherbe animé par l'idée de mettre en place un schéma pouvant regrouper les soldats noirs. Et cela, pour palier à l'insuffisance des effectifs de militaires français engagés en Afrique. Grâce à l'effort consenti, les unités de tirailleurs sénégalais naquirent sur le continent dans la seconde moitié du XIXe siècle. Le 31 août 1857, le 1^{er} Bataillon de Tirailleurs Sénégalais fut constitué. M. Rives et R. Dietrich (1990, p. 10-11) soulignent qu'à cette occasion Faidherbe affirmait sa satisfaction en ces termes : « C'est une belle troupe et nous sommes persuadés qu'elle rendra les services que nous attendons ». J. Sellier (2003,

p.108) précise qu'il s'agit là du « premier bataillon de tirailleurs sénégalais recrutés dans la population indigène ».

3.2. *L'action du lieutenant Alioun Sal restée peu étudiée*

Contrairement aux nombreuses publications sur le sergent Malamine, une insuffisance notoire d'écrits sur le lieutenant des spahis Alioun Sal a été constatée en dépit de son grade élevé et de sa brillante carrière militaire durant la colonisation. Dans cette perspective, il ne faut pas perdre de vue que son action fut écourtée par son décès prématuré. Hormis un aperçu biographique présenté par Numa Broc¹², ses récits de voyages rédigés en arabe furent traduits et publiés par le lieutenant français Regnault. Ils offrent un tableau riche d'informations sur les divers peuples du nord du Sénégal.

Parallèlement, Philippe Héduy¹³ est l'un des rares auteurs à broser le portrait de ce soldat africain ainsi que celui de Malamine et de l'interprète Bou El Mogdad. Le profil de ces trois figures africaines soulève quelques pistes de réflexion. Le fait qu'ils étaient tous originaires du Sénégal prouve suffisamment l'importance des recrutements des Noirs dans cette région. Leur dévouement à la cause coloniale n'est pas forcément contestable mais le consentement de la majorité d'entre eux n'obéissait pas nécessairement à cette logique. Il est de ce fait important de déterminer exactement quel sens ils donnaient à leur action aux côtés des officiers coloniaux ou au sein des missions d'exploration.

Attirés par les rétributions, les uns pouvaient apporter leur soutien aux explorateurs sans être conscients qu'ils oeuvraient pour la cause coloniale. Sans songer à cette dimension, les autres, imprégnés de leur culture d'hospitalité envers les étrangers, accueillaient les arrivants et n'hésitaient pas à leur offrir leurs services. Parmi eux, on peut citer les chefs de mission qui, à force de côtoyer les populations locales, adoptaient des attitudes permettant d'attirer les Africains pour défendre cette cause, peut-être sans que ces derniers soient conscients de cette réalité. Il est donc

¹²- N. Broc (1988, p.2-3).

¹³- P. Heduy (1985, p.107).

possible de supposer qu'ils se soient mis au service des colonisateurs juste pour leur témoigner leur attachement. Partant de cette hypothèse, on peut parler d'une relation humaine inscrite dans un rapport individus / individus sans toutefois entrer dans les considérations coloniales.

Quelles que soient les positions locales, la main-d'œuvre africaine a joué un rôle crucial durant l'expansion coloniale. Cependant, on remarque que cette action est peu étudiée. Les figures noires présentées (Malamine, Alioun Sal, Bou El Mogdad...) constituent un nombre très faible si on considère l'ensemble des recrues ayant apporté leur soutien aux expéditions lors de l'exploration et de la conquête de l'Afrique. Etant donné que la majorité d'acteurs locaux est restée dans l'anonymat, il n'est donc pas évident de dresser une liste exhaustive des participants noirs à ce processus. A l'exception des officiers comme Brazza et Faidherbe qui avaient porté une attention particulière à ceux qui les avaient épaulés, parfois dans des circonstances extrêmement difficiles, il n'est pas facile de retrouver les traces ou les détails de l'action coloniale de ces figures noires. L'exercice devient de plus en plus rude quand il s'agit de répertorier les porteurs, les piroguiers, les interprètes et les supplétifs sollicités par les explorateurs. Malgré cette constatation, le précieux concours des acteurs noirs aux détachements militaires français durant l'expansion coloniale n'est pas contesté. En prenant en considération cet apport sur l'échiquier colonial, le colonel J. Ferrandi (1931, p. 350) note que « La pénétration africaine fut l'œuvre collective dont le mérite n'est pas celui d'un seul homme, mais dont quantité d'officiers et de sous-officiers coloniaux, sans oublier les admirables sénégalais, furent les artisans dévoués ».

Dans cette œuvre impliquant les militaires français et africains, il faut mettre l'accent sur la noble contribution des soldats mulâtres souvent passés inaperçus lors de l'évocation des grands acteurs coloniaux en Afrique. L'exemple éloquent porte sur le général Alfred Dodds dont l'œuvre a été précédemment évoquée. Ayant vu le jour le 6 février 1842 sur le sol africain, et plus précisément à Saint-Louis au Sénégal, ce dernier était descendant d'une famille mulâtre, et donc, d'origines diverses. En effet, son père Henri Dodds (1818-1882) fut un mulâtre et sa mère, Charlotte Billaud (1823-1890), une mulâtresse de père français.

Conclusion

En somme, cet éclairage relatif à l'apport des Africains aux acteurs coloniaux français n'entend pas faire aujourd'hui le procès de ces hommes en raison de leur appui aux explorateurs souvent perçus comme ceux qui avaient contribué à la disparition des anciens grands royaumes et à la déstabilisation totale du système traditionnel en Afrique à la fin du XIXe siècle et au début du XXe siècle. Au-delà de cette posture des nostalgiques des temps glorieux de l'Afrique précoloniale, il s'agit ici de raviver la mémoire de ces oubliés de l'histoire coloniale de l'Afrique. Cette retrospective est un appel à mettre en exergue leur juste place en tant qu'un maillon essentiel dans la chaîne coloniale, même si leur démarche ne correspondait absolument pas à la vision des explorateurs.

Références bibliographiques

- BOAHEN ADU Albert, 1987, *Histoire générale de l'Afrique (Vol VII) : L'Afrique sous domination coloniale 1880-1935*, Paris, UNESCO.
- BROC Numa, 1988, *Dictionnaire illustré des explorateurs français du XIXe siècle. Vol.I. Afrique*, Paris, Editions du CTHS.
- BRUNSCHWIG Henri, 1963, *L'avènement de l'Afrique noire*, Paris, A. Colin.
- CHAILLEY, 1953, *Les grandes missions en Afrique occidentale*, Dakar, IFAN.
- De CHAVANNES Charles, 1935, *Les origines de l'Afrique Equatoriale française. Avec Brazza. Souvenirs de la Mission de l'Ouest Africain (mars 1883-janvier 1886)*, Paris, Plon.
- DYBOWSKI Jean, 1893, *La route du Tchad : Du Loango au Chari*, Paris, Firmin Didot.
- FERRANDI Jean, 1931, « Le général Largeau », *Les grands soldats coloniaux*, Paris, Henri Jonquières.
- FREMEAUX Jacques, 2010, *De quoi fut fait l'empire. Les guerres coloniales au XIXe siècle*, Paris, CNRS Editions.
- HEDUY Philippe, 1985, *Histoire de l'Afrique, Afrique Occidentale Française, Afrique*

Equatoriale Française, Madagascar 1364-1960, Paris, Société de la Production Littéraire

RIVES Maurice, DIETRICH Robert, 1990, *Héros méconnus : 1914-1918. Mémorial des combattants d'Afrique noire et de Madagascar*, Paris, Association française Frères d'armes.

SAVORGNAN DE BRAZZA Pierre, 1992, *Au cœur de l'Afrique, vers la source des grands fleuves 1875-1877*, Paris, Plébus.

SELLIER Jean, 2003, *Atlas des peuples d'Afrique*, Paris, La Découverte.

SERRE Jacques, 2011, *Hommes et destins : dictionnaire biographique d'Outre mer. T. XI. Afrique noire*, Paris, ASOM, L'Harmattan.